

BOULANGER, Jean-Claude (2003) : *Les Inventeurs de dictionnaires, De l'éduba des scribes mésopotamiens au scriptorium des moines médiévaux*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, xvii+547 pp.

Professeur titulaire à l'Université Laval, Jean-Claude Boulanger s'est d'abord fait connaître comme terminologue, puis comme lexicographe et métalexicographe. Ses recherches ont porté sur différents aspects de la dictionnaire comme les pronymes, la lexicographie en Catalogne, l'aménagement et la terminologie au Québec, etc. En lexicographie Boulanger s'est fait surtout connaître en supervisant la rédaction du *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, dont la sortie en 1992 avait suscité une vive polémique au sein du giron québécois de la politique linguistique. L'essai historique que Boulanger vient de publier à Ottawa est sûrement ce qu'on peut appeler une "somme". Il suscite quelque peu la surprise, car Boulanger avait lui-même publié très peu de travaux auparavant qui abordait les sujets qu'ils traitent ici sinon en les citant tout au plus. En 1996 il publiait cependant "Les onomastiques égyptiens au temps des pharaons" dans *Terminology*, mais de manière générale rien qui aurait pu laisser présager un essai d'une telle dimension auquel on ne connaît aucun précédent dans la métalexicographie de langue française. La seule consultation de la bibliographie métalinguistique et linguistique laisse voir l'ampleur de la recherche de l'universitaire.

Le portrait historique de la lexicographie que dresse Boulanger commence au IV^e millénaire avant notre ère, en Mésopotamie, au pays de Sumer, se poursuit en Egypte, puis en Grèce, à Byzance, Rome et, enfin, en Europe médiévale. Le parcours historique va donc de 3300 av. J. C., marquées par les débuts de l'écriture pictographique en Egypte, jusqu'à l'année de parution du *Dictionnaire françoislatin, contenant les motz & manieres de parler françois, tournez en latin* de Robert Estienne (1539), qui marque les débuts de la lexicographie française.

L'auteur replace d'abord le contexte de la naissance de l'écriture dans les régions du Tigre et de l'Euphrate et de la Vallée du Nil. Le dictionnaire naît à Sumer dans le IV^e millénaire av. J-C., dans un contexte où les listes lexicales tiennent à la fois de dictionnaire et de grammaire, et sont utilisées dans un but de nature religieuse, pédagogique et administrative. Des origines à l'antiquité Boulanger préfère ainsi parler de *protodictionnaire* plutôt que de *dictionnaire* à proprement parler pour nommer ces listes copiées sur des tablettes d'argile, sur papyrus ou sur parchemin. Le système cunéiforme des Sumériens résulte de l'évolution de système pictographique. La Basse-Mésopotamie constitue alors le berceau de la culture sumérienne au IV-III^e millénaire av. J.C. Elle produira les premiers écrivains, les premiers littérateurs et les premiers lexicographes. Après avoir étudié les "inventeurs

des dictionnaires”, le métalexicographe analyse le paysage lexicographique égyptien. Il passe en revue, comme il l’avait fait pour le sumérien, les premiers rudiments de l’écriture hiéroglyphique à la fin de l’époque prédynastique et au début de la période dynastique. Cette écriture se révéla vite inapte à rendre compte des exigences de rapidité de la vie quotidienne ce qui explique la naissance de l’écriture hiératique. Les deux écritures vont cependant co-exister. Les premiers documents lexicographiques égyptiens renvoient au milieu du III^e millénaire avant Jésus-Christ. Ce sont surtout les *Onomasticon* qui font la richesse de la tradition égyptienne. Le chapitre 4, intitulé “Les coordonnées de la protolexicographie en Mésopotamie et en Egypte”, fait le point sur l’état actuel des connaissances et le réexamen de la documentation disponible au sujet du Proche-Orient. Ce bilan montre trois raisons qui militent en fonction de l’existence de la *protolexicographie*. L’auteur explique que les études antérieures ne remontaient pas assez loin dans le temps se limitant à la fin de l’Antiquité et au début du Moyen Âge. Afin de remonter à la culture Sumérienne il explique qu’il faut aussi élargir le concept de “dictionnaire”. Dans la foulée, il explique que l’historiographie traditionnelle s’était confiné à un binarisme linguistique “dans lequel transparaissait la seule idée de comprendre, de sauvegarder la parole du passé logée à l’enseigne de la production gréco-latine” (p. 124). Pour toutes ces raisons Boulanger fait remonter l’histoire de la lexicographie à Sumer. Entre les époques sumériennes et les XVI^e et XVII^e siècle les commandes lexicographiques passent des préoccupations religieuses aux préoccupations profanes. Avec l’essor de la culture gréco-romaine on trouve les “premières analyses occidentales théorisant la linguistique” (p. 151). Boulanger affirme que ce sont Aristophane de Byzance, dont l’œuvre lexicographique témoigne du passage de la glossographie à la lexicographie, et Aristarque de Samothrace qui inaugureront la longue histoire de la philologie et de la glossographie homériques (p. 155). Ce chapitre montre l’importance et surtout la multitude de philologue à l’époque de la Bibliothèque d’Alexandrie. L’auteur adopte ici, comme ailleurs, une approche résolument historique et fait voir que l’intérêt pour l’étude de la langue relève en partie du besoin de rendre compréhensible les œuvres littéraires d’Homère au IX^e siècle. On y publie aussi des recueils sur les régionalismes ou les dialectalismes, les termes médicaux d’Hippocrate, la langue des grandes comédies et tragédies, etc. Cette filière alexandrine constitue ce que le linguiste nomme la *prélexicographie* grecque et latine. L’Egypte, la Grèce et Rome vont ainsi servir de relais entre Sumer et le Moyen Âge français, qui sont les deux moments extrêmes de son histoire de lexicographie.

Dans le cadre de cette étude, il s’intéresse aussi au support de l’activité scripturaire. Il explique avec minutie le passage du *volumen*, dont on doit dérouler le papyrus pour lire ou parcourir les colonnes de textes, au *codex*, dont le support sera le parchemin. C’est ainsi que le lecteur entre dans la seconde partie “Le temps des *Scriptoria* des monastères: de l’entreglosage à la naissance des dictionnaires”.

L'auteur commence cette seconde partie par les balbutiements de la langue française, le latin ne devenant de plus en plus qu'une langue spécialisée. Ce n'est néanmoins qu'au XIII^e siècle que sont rédigés, dans le domaine juridique, les premiers actes en vernaculaire français. Au XV^e siècle la naissance de l'imprimerie va accélérer le déclin du latin et entraîner l'obligation "de rassembler les règles du code dans un ensemble d'instruments de référence [...]" (p. 243). Les œuvres d'Isidore de Séville, de Papias, de Vincent de Beauvais, de Firmin Le Ver puis le *Liber Glossarum* (VI ou VIII^e siècle) notamment sont évoqués dans ce chapitre sur la "Galerie dictionnaire et glossographique". Le pouvoir théologico-scolastique et celui de la signe-chose qui donnent lieu aux glossaires et aux ouvrages à tendance nettement encyclopédique feront place à un écoumène dictionnaire régi par le pouvoir politique royal et par le signe-mot. Cette époque de transition est notamment marquée par les œuvres de Robert Estienne et de Jean Nicot. Dans le chapitre "L'efflorescence du vocabulaire de la lexicographie médiévale", Jean-Claude Boulanger revient sur quelques mots-clés de son essai en faisant l'historique du vocabulaire de l'*expositio* métalinguistique comme *glossarium*, *vocabularium*, *dictionarium*, etc.

L'originalité de l'auteur réside dans une œuvre où sources premières et sources secondes se recoupent bien que certains passages font appel à de nombreuses sources secondaires. Mais à quoi bon faire cette observation si de toute manière l'érudition de l'auteur, qui surprend le lecteur habitué aux travaux de l'auteur en métalexicographie française et québécoise, devait nécessairement s'abreuver aux études antérieures toutes parcellaires en général. Le mérite de l'auteur est surtout d'avoir synthétiser l'ensemble de la matière métalexicographique sur une période peut-être plus difficile à explorer que l'histoire de la lexicographie depuis Calepino et Robert Estienne. Il revient aussi à Boulanger d'avoir, beaucoup mieux que ses prédécesseurs fait le pont entre la culture sumérienne et celle d'aujourd'hui ce qui semble épistémologiquement important à cette époque où l'étude des nouvelles technologies fait souvent référence au *codex* et au *volumen* (on sera rappellera l'essai de Jean Pruvost (2000).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BOULANGER, Jean-Claude (1996): "Les onomastiques égyptiens au temps des pharaons", en Harold Somers, ed., *Terminology, LSP and Translation. Studies in language engineering in honour of Juan C. Sager*, Amsterdam, John Benjamins, pp. 83-98.

PRUVOST, Jean (2000): *Dictionnaires et nouvelles technologiques*, Paris, PUF.

Jean-Nicolas De Surmont (Université Libre de Bruxelles)